

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
Milan, le 20 juin 2018

Texte de référence : J. Carrón, « Introduction » à Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ?, Exercices de la Fraternité de Communion et Libération 2018, pp. 4-16.

- *Along the Jordan river*
- *La notte che ho visto le stelle*

Gloire au Père

Veni Sancte Spiritus

Bonsoir à tous, ceux qui sont ici et ceux qui sont en connexion vidéo. Nous continuons notre chemin à la recherche de la familiarité avec le Christ à travers toutes les circonstances et les événements de la vie. Comme on a vu pendant les Exercices, cette familiarité ne peut pas être atteinte sinon à travers une histoire, quelque chose qui m'arrive à travers les entrailles de l'existence. Donc chaque circonstance que nous sommes appelés à traverser fait partie du chemin vers cette découverte : c'est un pas vers la familiarité avec Lui. Qu'est-ce qui facilite ce pas ?

On lit dans l'École de communauté : « La question qui se pose inévitablement est donc la suivante : ces activités sont-elles capables de nous accomplir ? Le signal d'alarme se trouve dans ce sentiment de malaise qui nous saisit parce que ce que nous faisons, en fin de compte, ne nous satisfait pas. Toutefois, si nous gardons une ultime pauvreté de cœur, c'est précisément l'insatisfaction que nous éprouvons quand nous pensons nous accomplir dans ce que nous faisons qui peut devenir l'occasion, la possibilité de sentir en nous l'exigence de revenir au début, à cet enthousiasme pour le Christ qui nous avait conquis » (pp. 6-7). Je joue dans une équipe de rugby à un niveau professionnel. Il y a un mois, j'ai atteint un objectif dont je rêvais depuis longtemps : en effet nous avons remporté la finale du championnat italien du niveau le plus haut et nous avons été couronnés champions d'Italie ; en plus, j'ai marqué des points dans la finale et j'ai pu être le meilleur réalisateur du championnat. Mais dès que j'ai entendu le coup de sifflet final, je n'ai pas perçu cette émotion ou cette joie infinie que j'espérais. Une fois qu'on a fêté la victoire sur le terrain et que j'ai salué ceux qui étaient venus me voir, je suis rentré dans le vestiaire, je me suis douché et je me suis dirigé vers ma voiture pour déposer mon sac en attendant le repas. Sur ce parcours, alors que j'étais seul, j'ai senti en moi une question imprévue mais brûlante : « Et maintenant ? ». J'avais réalisé le rêve de cinq ans, j'avais parachevé la saison en mettant les points décisifs, j'avais beaucoup de gens qui étaient là pour moi ; mais pourtant, j'ai dû admettre qu'au fond tout cela ne me suffisait pas. J'étais presque scandalisé, je me disais que ce n'était pas possible et que j'aurais dû me forcer d'être content. Mais ensuite, et tout cela en l'espace de quelques secondes, j'ai commencé à me regarder jusqu'au fond de moi-même et je me suis rendu compte que ma réaction était dictée par le fait que j'ai un besoin vraiment infini. Je suis donc retourné à l'origine de moi-même, de ma personne, et je me suis étonné de voir comment la réalité de manière totalement inattendue était là à me demander de nouveau : « Mais qu'est-ce que tu veux toi, mais vraiment toi ? ». Une mesure totalement différente de la mienne était entrée en moi et a fait éclater tous mes projets ou toutes mes impressions – comme tu les appelles – sur la réalité, et à l'improviste, je me suis senti plus libre et aimé. À ce moment, la nostalgie a été la manière avec laquelle un Autre me disait : « Tu es plus que tout cela, est-tu intéressé à découvrir l'amour que J'ai préparé pour toi ? ». Cette nostalgie qui m'avait saisi à la fin du match a été l'occasion de redécouvrir les critères avec lesquels je peux affronter les choix qui

m'attendent pour mon futur. En effet, ce n'est pas l'analyse lucide de toute la situation qui pourrait me permettre de prendre le bon chemin, mais c'est le besoin de bonheur que j'ai maintenant le seul critère qui me rend libre face à la réalité. Je dois remercier infiniment cette compagnie, parce que sans le travail constant qui m'est proposé ici, je ne serais pas capable de regarder toute ma personne de cette façon.

Le jour du grand succès : « Et maintenant ? J'avais réalisé le rêve de cinq ans, mais pourtant tout cela ne me suffisait pas ». Pendant un instant, et cela t'a presque scandalisé, comme si tu devais remplir ce manque en t'efforçant d'être content. Mais, au contraire, ce qui s'est passé t'a fait comprendre la nature de ton besoin. Ce n'est pas tellement lorsque les choses ne vont pas qu'on comprend la nature de notre besoin, parce que dans ce cas on pourrait penser : « Le jour où tout se passera comme dans mes rêves, alors ce sera la fin du monde ! ». Le problème commence lorsque les choses vont très bien et pourtant – comme tu l'as dit – cela ne suffit pas, parce que cela révèle beaucoup plus de notre être – le « mystère éternel de notre être », comme disait Leopardi – que toutes nos réflexions. Tu savais cela, tu avais déjà lu que rien ne suffit, mais c'est toute autre chose de le découvrir dans sa chair, dans l'expérience. Il est intéressant de voir comment à peine on découvre cela, on se surprend à être libre : « Une mesure totalement différente de la mienne entre en moi et à l'improviste je me sens plus libre ». Au lieu d'être scandalisé, je me retrouve libre ! Et alors commence la nostalgie, la nostalgie de quelque chose auquel on a déjà goûté : « Tu es plus que tout cela, est-tu intéressé à découvrir l'amour que J'ai préparé pour toi ? ». La familiarité avec le Christ n'est pas quelque chose qui joue au trouble-fête le soir de la victoire, mais c'est la seule chose qui sauve vraiment la fête ! Parce que si déjà au premier contrecoup cela ne te suffit pas, alors de quelle fête pourrait-il s'agir ? Tu aurais dû te distraire pour faire la fête. Mais ce qui sauve la fête c'est le fait de reconnaître cela. Donc la familiarité avec le Christ que nous sommes en train de chercher à acquérir ne sert pas à ajouter à ce que l'on vit quelque chose de dévot ; c'est pour ne rien perdre, même pas la chose la plus extraordinaire qui peut se passer dans notre vie. Mais parfois ce besoin brûle tellement qu'on préférerait ne pas le sentir. Alors, qu'est-ce qui nous permet d'affronter cette urgence profonde ?

Pendant longtemps j'ai vécu des moments où j'ai senti que le Christ était complètement déconnecté de ma vie ; ce n'était pas du tout une familiarité, c'était le contraire ! J'ai commencé à ne plus suivre l'École de communauté et à vivre ma vie, parce que j'avais l'impression que plus rien ne me parlait. J'étais malheureuse, en colère et triste ; je ne sais pas s'il vous est déjà arrivé de voir les différentes parties qui constituent votre vie (le travail, les gens que vous fréquentez, la famille) en ayant l'impression de n'avoir que des éclats entre les mains. Dans tout cela, mon travail (je suis en train de me spécialiser en oncologie) ne m'a pas aidée, au contraire, il me tourmentait littéralement, parce que tu ne peux pas échapper au drame ultime de voir les gens qui meurent et qui laissent derrière eux leurs proches. Et cela m'a ouvert des blessures gigantesques ; mais c'était un brouillard de tristesse dont je ne voulais plus. À un certain moment, j'ai vraiment pensé : « Je ne veux plus sentir, je ne peux plus désirer, je veux qu'on m'enlève cette blessure ». Finalement, après longtemps, la perspective s'est renversée et j'ai commencé à penser : « OK, j'ai une blessure énorme que j'ai essayé par tous les moyens de supprimer (en sortant avec les collègues, en vivant ma vie, en essayant de me contenter), mais cette blessure existe et continue d'être là, et même si je fais tout mon possible pour la supprimer, elle ressurgit, et parfois, elle devient de plus en plus douloureuse ». Et je me suis dit : « C'est incroyable, je pense que ma vie est chaotique, qu'elle est un désastre, et pourtant j'ai un cœur qui crie, j'ai un cœur vivant, et même si mes collègues sont heureux après une soirée passée à faire la fête, moi je ne peux pas, parce que la barre de mon désir, du fait de ce que j'ai rencontré, est placée plus haut et il y a constamment un écart ». Enfin, à Pâques, après plusieurs mois difficiles au travail, je suis allée au Chemin de Croix – en arrivant d'ailleurs à la dernière station – et j'ai été très surprise par l'accent placé sur le fait que le Christ s'est fait chair. Ce soir-là, je suis sortie manger avec quelques amies de l'École de communauté...

Combien de fois avais-tu déjà entendu cet accent ?

Beaucoup de fois, mais à ce moment-là cela m'avait vraiment touchée.

C'est une histoire. Il ne faut pas se scandaliser. C'est une histoire qui te donne de nouveau en chair et en os ce que tu sais déjà.

Après nous avons eu ce dîner qui a été très rapide, mais il s'est passé une chose étrange : après tous ces jours de difficultés, je suis rentrée chez moi et je me suis rendue compte que j'étais heureuse. J'ai vraiment pensé : « En ce moment, je recommence à respirer, c'est comme si on m'enlevait un poids du cœur ». Mais je ne trouvais pas d'explications ; j'ai fait des dîners beaucoup mieux dans ma vie, mais là, j'étais heureuse alors qu'après d'autres dîners je ne l'étais pas. J'ai compris peu à peu pourquoi il y avait en moi cette joie qui ne me laissait pas tranquille et je continuais à y penser. J'ai compris que ce qui m'est arrivé, c'est la redécouverte que vraiment le Christ s'est fait chair et qu'on le rencontre dans un lieu et à travers des visages précis. Ce n'était pas seulement le manque de certains visages, de mes amis, mais je vivais dans ma vie l'absence d'une Présence que pourtant j'ai rencontrée. Et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé d'aller aux Exercices, parce qu'à un certain moment, je me suis rendue compte que j'avais besoin de retourner là où j'avais vu cette Présence se produire. Mais j'ai dû avoir un moment de grande loyauté, même dramatique, envers moi-même ; je me suis dit : « Sois loyale, jusqu'à présent, où as-tu trouvé ce que vraiment tu cherchais et qui remplit ton cœur ? Seulement dans la rencontre avec la réalité du mouvement ! ». Aux Exercices, ce qui m'a frappé le plus a été la leçon de samedi après-midi, quand tu as lu la lettre de cette fille indienne. J'étais complètement bouche bée, parce que j'ai senti vraiment très proche de moi une fille qui vit à l'autre bout du monde, que je ne verrai jamais et dont je ne connais même pas le prénom. C'est comme si elle m'avait donné une claque pour me dire : « Mais tu te souviens de tout ce que tu as vécu pendant ces mois, au point de décider de venir ici ? De quoi as-tu besoin ? » C'est incroyable, cette fille m'a rappelé pourquoi je suis ici : parce que moi aussi j'ai rencontré des visages et comme elle j'ai cette blessure que j'ai essayé de supprimer, mais j'ai aussi ce désir de revoir cette présence différente qui revient toujours, parce que c'est quelque chose qui est en toi, c'est quelque chose qui fait partie de toi et c'est ici. Même à Rimini, j'ai redécouvert cette joie étrange, qui est pour moi un très grand cadeau, et j'ai redécouvert que j'étais libre. Par exemple, le soir, j'ai mangé à l'hôtel avec des personnes que je connais très peu, avec lesquelles je ne partage rien, mais je les sentais comme un cadeau pour moi à ce moment-là ; le matin je ne me sentais pas à ma place, mais le soir j'ai découvert que j'étais libre. Après le repas, j'ai vu des amis que je ne vois presque jamais parce qu'ils habitent très loin, et nous avons passé toute la soirée ensemble, avec d'autres personnes de leur communauté. Là aussi, j'ai senti cette familiarité incroyable, et j'ai pensé : « Là, ce n'est pas quelque chose que je crée moi », précisément parce que d'habitude, je porte toute cette blessure que je ressens quand je vois mes amis, parce que je ne sais pas quand je les reverrai ; j'ai peur de les perdre, donc je souhaite rester avec eux et seulement avec eux. Mais cette fois-là ce n'était pas du tout un problème, la distance n'était plus un problème, et j'ai pensé : « Le problème n'est pas de rester avec ces visages, mais c'est la familiarité avec toutes ces personnes ! ». Je sentais qu'avec eux j'étais en train de partager quelque chose d'énorme.

Et pourquoi tu n'avais pas cette peur de perdre ces visages ?

Je n'avais plus cette peur parce que c'était comme si je voyais littéralement que ces visages ont la même racine que moi, une racine grâce à laquelle ce n'est pas essentiel...

Tu ne les perdras plus !

Exactement, je ne les perdrai plus. Je ne les perdrai plus.

Vous comprenez que, sans être devant une présence, on voudrait ne plus rien sentir et ne plus rien désirer ? C'est-à-dire, sans la familiarité avec une Présence, on ne réussit pas à affronter vraiment notre humanité, comme nous l'avons entendu dans le chant : « Sans Lui je n'arrive plus à comprendre les choses » (*Along the Jordan river*), on n'arrive plus à comprendre les choses qui sont pourtant les nôtres, le désir qui nous constitue, la soif qui coïncide avec nous-mêmes, à l'intérieur de nous-mêmes, tout au fond. Par contre, le fait d'être devant une présence, comme tu l'as vécu, est le moment où on se rend

compte combien notre cœur est vivant. On ne doit rien perdre de ce que l'on se dit entre nous : tu t'es demandé pourquoi les autres se contentent, pourquoi ils vont à une soirée et rentrent à la maison contents. Et tu as compris que cela ne te suffit pas, parce que la barre de ton désir est placée plus haut. Mes amis, nous ne sommes plus ce que nous étions avant la rencontre, la rencontre nous a dévoilé davantage ce que nous sommes, nous avons compris qui nous sommes vraiment. Et donc il ne faut pas se scandaliser des autres : en fait, s'ils n'ont pas eu cette occasion de découvrir jusqu'au fond ce qu'ils sont, ils se contenteront de quelque chose de moins, parce qu'ils ne savent pas que la vie peut arriver à cette plénitude que nous avons vue et touchée ; c'est une plénitude qui rend la vie encore plus dramatique, comme le disait notre amie indienne, parce que plus tu continues et tu avances dans la vie, plus tu te rends compte que rien n'est comparable à ce que tu as vu. Tu peux le piétiner, tu peux te distraire, tu peux essayer de ne plus y penser, de l'évacuer, mais il est là, il est présent et ta personnalité est déjà marquée par cela. Le Seigneur nous attend. Pour cette raison on ne se trompe plus : « Ce n'était pas seulement le manque de certains visages, de mes amis, mais je vivais dans ma vie l'absence d'une Présence que pourtant j'ai rencontrée ». Et où vas-tu chercher cette Présence ? Là où tu l'as rencontrée la première fois : « C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de venir aux Exercices ». C'est inévitable, c'est là qu'on comprend vraiment la nouveauté du christianisme : pourquoi est-il nécessaire d'aller dans un endroit précis, rencontrer des visages précis, pourquoi à Rimini ? C'est la même question que les disciples se seront posée : pourquoi, pour entrer en rapport avec le Mystère, au lieu d'aller chez le rabbin pour écouter une leçon sur l'Ancien Testament, doivent-ils aller pêcher avec lui ? Pourquoi aller à Capharnaüm au lieu de Jérusalem ? Parce que ce n'est pas nous qui décidons où cela se produit ! Ainsi, on se rend compte de la nature de ce Visage en fin de compte unique, qui fait qu'on a le désir de Le voir de nouveau et qu'on est surpris du fait que les personnes qu'on rencontre à Rimini sont des amis. Comme dit don Giussani, si le Christ ne rentre pas dans le fond du cœur, nous percevons l'étrangeté des autres ; c'est seulement avec Lui que la familiarité entre nous grandit.

Mais parfois, même si on voit ces choses, « il y a une question insidieuse », comme l'écrit l'un d'entre vous. Face à un fait divers particulièrement provocateur et très douloureux, son fils adolescent lui a posé des questions, auxquelles il a donné une réponse qui venait de la foi : « Face au mal, même s'il est grand et nous coupe le souffle, nous devons immédiatement lever le regard vers Lui, Le regarder, répéter ses paroles, ses promesses et ainsi nous verrons également le bien, comme l'amour qu'il y a au sein de notre famille ». Et le fils lui a répondu : « Papa, mais comment je peux être certain que ce n'est pas seulement une manière de nous consoler, de penser à autre chose ? ». Et au père de m'interpeller : « Quand j'étais jeune, je participais à des tournois de tennis et on m'avait enseigné l'*entraînement autogène* [l'a-t-on enseigné aussi à notre champion de rugby ?] afin de contrôler le stress de la compétition : se concentrer sur ce qui est positif, oublier l'erreur commise, regarder en avant, se concentrer sur le moment actuel, ne jamais penser à la défaite, etc. La question de mon fils m'a surpris, et parfois je me demande : "Mais est-ce que c'est le cas maintenant aussi ? Lorsque je fais l'École de communauté, quand je lève le regard sur le Christ, est-ce que je suis en train de faire un *entraînement autogène* ?" ». Comment répondons-nous à cette question ?

Je me rends compte, à partir de ce que nous disons, qu'il faut être attentif aux faits qui se produisent, parce que je comprends bien l'épisode de l'Évangile où Philippe demande à Jésus de lui montrer le Père et Jésus affirme : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père ».

Vous voyez ? On s'est déjà donné une réponse : il faut être attentif aux faits, parce que les faits démontrent qu'il ne s'agit pas d'un *entraînement autogène*.

Il me faut reconnaître l'origine de cette diversité dont nous parlons. Souvent je vis comme si je devais atteindre moi-même cette familiarité avec le Christ et c'est angoissant, et je me rends compte que souvent, je perds le meilleur de ce qui se passe, parce que je vis avec le problème de « devoir » le

reconnaître. Au contraire je me rends compte que, quand Il se produit, la vie à une autre valeur et il devient presque spontané de dire « Tu » au Christ. Je peux dire que, pour l'expérience faite dans le mouvement au cours de ces années, je n'ai pas embrassé le christianisme pour un moralisme, mais parce que je voyais des personnes qui étaient heureuses et que j'enviais. Alors je me demande : comment est-ce que je peux me libérer de l'angoisse de l'effort personnel ?

Tu te sers de la parole « spontané » comme si c'était le choix entre le devoir et la spontanéité. Qu'est-ce que c'est que reconnaître le Christ ? S'agit-il d'un devoir ou de quelque chose de spontané ? Est-ce que c'est un effort que je fais ou bien c'est Lui qui vient me sauver ? Nous mettons toujours en opposition quelque chose que nous recevons et quelque chose que nous devons faire, mais il suffirait, pour répondre à cette question, de se pencher précisément sur ce que tu dis : « En regardant l'expérience que j'ai faite au cours de ces années dans le mouvement, je peux dire que je n'ai pas embrassé le christianisme pour un moralisme [tu as déjà donné la réponse : ce n'est pas quelque chose que tu dois obtenir], mais parce que j'ai vu des personnes qui vivaient leur vie d'une manière heureuse ». Ce n'est pas un *entraînement autogène* ! Ce n'est pas cela qui a changé ta vie, mais ce sont des faits que tu as vus, des personnes heureuses que tu as vues. Malheureusement, nous prenons cette reconnaissance pour quelque chose de spontané, c'est comme si tu disais : il suffit de voir des personnes heureuses pour arriver à l'origine de ce bonheur. Ce n'est pas ainsi. Les disciples, comme tu l'as dit en citant l'épisode de Philippe, peuvent être avec Lui sans vraiment comprendre qui Il est : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père » (Gv 14,9). Autrement dit : on peut rester avec Lui et ne pas arriver au Père. Donc ce n'est pas un devoir, ni quelque chose qui vient spontanément. C'est une reconnaissance, qui est vraie seulement si elle arrive à l'origine, jusqu'à ce point originel de cette joie. Qui est cet homme ? « Est-ce que tu te rends compte, Philippe, que celui qui me voit, qui voit ces faits, ne doit pas faire un effort pour arriver au Père ? C'est moi qui suis descendu du Ciel pour te L'apporter. Mais il y a une chose que je ne peux pas faire à ta place : Le reconnaître ». Le Christ demande ta collaboration, demande que tu Le reconnais. Si, à partir de ce que tu vois, cela ne met pas en mouvement cette reconnaissance à travers la raison, au fond tu restes sans savoir si c'est quelque chose que tu dois atteindre ou quelque chose de spontané. Non ! Ce n'est pas un devoir et ce n'est pas spontané ! C'est une reconnaissance, une loyauté envers ce que je vois, jusqu'à son origine. Et cela implique que ma personne s'investisse dans ce qui se produit, pour ne pas perdre le meilleur, c'est-à-dire l'origine. C'est comme quand on reçoit un bouquet de fleurs – un exemple que nous avons donné maintes fois – et il est mis au défi. Oui, c'est spontané de voir le bouquet de fleurs, mais arriver à celui qui me l'a offert ne l'est pas. Si les disciples se contentent de regarder le Christ et ne reconnaissent pas le Père qui se manifeste en Jésus, alors ils répètent sans arrêt la question de Philippe, même s'ils vivent avec Lui. Quels sont les faits qui facilitent cette reconnaissance que la foi en Christ n'est pas une consolation ni un *entraînement autogène* ?

J'enseigne dans un institut technique et professionnel. Au mois de mai, alors que nous affrontions les dernières semaines d'école, j'ai participé à une réunion de professeurs qui avait pour thème : « Comment est-ce que ton travail a été une occasion pour vérifier la foi ? ». J'ai été provoquée et étonnamment pleine de gratitude, je ne crois pas avoir vécu auparavant une année de travail aussi difficile et aussi marquée par une telle impuissance ; mais je n'avais jamais vécu en ayant autant d'affection pour tout ce qui s'était produit, je n'écarterais même pas une seule journée, parce que je continue de découvrir qu'il y a Quelqu'un qui passe par tous les moyens pour m'éduquer. Une de mes classes est très problématique : je n'ai que des garçons, dont la moitié sont des étrangers, pas mal de redoublants, et le travail avec cette classe s'est révélé tellement dur que beaucoup de collègues l'ont réputé impossible. La plainte et le découragement ont dominé souvent dans les commentaires et dans les jugements, et moi aussi je me suis retrouvée déterminée par un sentiment d'échec. Mais, justement pendant les moments les plus difficiles, et de manière croissante au fil de l'année, une question a fait son

chemin en moi, comme une hypothèse : « Et si au lieu d'attendre quelque chose de ces élèves, c'était précisément ces élèves et ces collègues qui m'étaient donnés pour que je puisse découvrir quelque chose et changer ? ». En partant de la conscience de cette possibilité, il n'y a pas un seul jour où je ne peux pas recommencer. La blessure face à ce sentiment d'échec et le désir que ces garçons puissent connaître quelque chose de grand sont toujours là, mais la mesure de mon projet est brisée, parce que ce qui est en jeu et ce qui peut se produire est plus grand que l'idée avec laquelle j'entre dans la classe, qui est systématiquement démontée. Parfois, quand je sors de la classe et que je suis découragée, je pense que c'est un échec ; mais quand je le dis, il y a un moment où je m'arrête, et je me dis que non, que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas vrai que rien ne s'est passé. Il y a un épisode en particulier qui m'a beaucoup accompagnée cette année. Un garçon un peu problématique, qui dicte les choses dans la classe et influence les autres, un redoublant qui, l'année dernière, a fait tout et n'importe quoi. Mais cette année, il s'est montré docile à mon égard ; évidemment il s'est rendu compte que je tenais à lui, et il m'attendait, il attendait que je le regarde en classe et montrait un désir plus grand, même si souvent étouffé. Après quelque temps, j'ai pu rencontrer ses parents lors d'un entretien et ils m'ont dit en larmes : « Madame, nous ne savons plus quoi faire avec lui ». Effectivement, il aurait pu être recalé de nouveau, mais cela ne pouvait pas être tout de lui. Alors, avec quelques conseils pratiques, je leur ai communiqué cette espérance, parce que vraiment, on peut miser sur son cœur : « Nous ne savons pas ce qu'il en sera pour lui ces prochains mois ». Je n'aurais jamais imaginé que ses parents, qui étaient si découragés, m'auraient fait confiance et qu'ils auraient accepté ce défi, au point qu'ils ont parlé à leur fils et lui ont proposé de recommencer et donc de l'inscrire dans un centre pour l'aide à l'étude l'après-midi ; et il a accepté (chose que je n'imaginai pas). Je regarde avec étonnement ce garçon, parce que quand je vais dans sa classe, il y a cette scène : il m'attend dans le couloir et me dit : « Madame, regardez ! Là il y a les fiches que j'ai préparées, et là les devoirs ». Il n'avait jamais fait ses devoirs avant ! Peu de temps après, j'ai découvert que beaucoup de collègues ne s'étaient pas rendus compte de cela, et lorsque j'en ai parlé pendant une réunion, la réaction générale m'a déconcertée, parce que j'avais l'impression que pour les autres, il ne s'était rien passé, comme s'il s'agissait d'une chose trop petite...

Comme si tout était le fruit de ton entraînement autogène.

Oui, c'était une chose trop petite et fragile par rapport à l'échec général et aux résultats scolaires de ce garçon. Ils n'arrivaient pas à voir. Je comprends bien que, si on ne voit pas ce genre d'événements, la frustration domine. J'étais tellement provoquée que j'ai dû me demander quelle était mon expérience. Qu'est-ce que j'ai vu, moi ? Un garçon qui repart et commence à faire quelque chose de grand, parce qu'il est libre de toute mesure, il commence à avoir de l'estime pour lui-même parce qu'il se sent valorisé. Un jour je raconte tout cela à une amie, qui me lit une phrase de l'Affiche de Pâques : « Depuis le jour où Pierre et Jean [...] L'ont vu ressuscité et vivant parmi eux, tout peut changer. Depuis ce moment et pour toujours, un homme peut changer, peut vivre, peut revivre ». En fait, je suis émue quand je pense à cette année, comment Quelqu'un peut me changer, et le premier signe, c'est que je peux voir davantage. Il y a Quelqu'un qui te permet de voir davantage.

Alors qu'est-ce qui a fait grandir ta familiarité avec le Christ cette année ? Est-ce que c'est un entraînement autogène ? Une consolation ?

Non, c'est le fait de voir des choses que je ne voyais pas avant.

Répète ce que tu viens de dire !

C'est le fait de voir davantage.

« Davantage ». « Voir davantage », ce n'est pas du tout un entraînement autogène ! Les autres n'y croient pas, mêmes en s'efforçant avec toutes leurs stratégies pédagogiques, ils ne peuvent pas imaginer une mesure différente avec laquelle regarder un garçon difficile, comme celle que tu as décrite. Et si c'était ça, plutôt qu'un entraînement autogène, la véritable modalité pour regarder le réel ? Quand tu regardes le réel en voyant le « plus » qu'il y a, même un garçon qui semble bloqué, qui semble bon à condamner, et dont les parents ne savent pas quoi faire, ce garçon et d'autres commencent à voir les choses

différemment. Donc ce n'est pas l'*entraînement autogène* ! Il faut qu'il y ait quelque chose de présent. C'est à travers le réel – non pas à côté, non pas après, mais dedans – que nous connaissons le Christ et que Sa familiarité grandit en nous, ce n'est pas en se prenant la tête, ou en essayant de nous convaincre ; c'est le Christ qui ne cesse de nous surprendre, en nous faisant voir une diversité, une nouveauté qui entre dans l'histoire et qui dépasse toutes nos mesures, jusqu'aux choses les plus simples.

Le vendredi matin, avec d'autres amis des Stands de Solidarité, je prépare les paquets et je les distribue, je reste pendant deux heures avec des familles en difficulté. Paradoxalement, leur difficulté de vivre est une grande aide pour moi, tout d'abord pour rester attentif aux questions ultimes de ma vie, celles qu'un de mes amis, qui n'est pas du mouvement mais qui sait tout de Giussani, appelle « les questions de sens ». Le père d'une de ces familles, qui est chômeur avec à sa charge deux enfants et sa femme également au chômage, m'a dit vendredi qu'il aimerait pouvoir me donner quelque chose en échange du paquet alimentaire que je lui apporte. Il m'a donné un sac à dos de son fils, qu'il avait réparé parce qu'il était un peu usé, pour que je puisse le donner à un enfant qui en aurait besoin. Moi, je ne pouvais qu'être touché par cela. Il s'en est aperçu et m'a embrassé sans rien dire. À ce moment-là, je me suis rendu compte que mon cœur et son cœur ont été touchés par quelque chose de vrai, ou, mieux, mon cœur a recommencé à fonctionner, à faire ce qu'il doit faire, et à partir de cela, je pouvais commencer un nouveau rapport avec lui. À partir de cela, je pensais à nos autorités politiques italiennes (c'étaient les premiers jours du nouveau gouvernement) ; ce qui me fait peur, ce n'est pas que ce soit un gouvernement « populiste », mais c'est le fait que le peuple n'existe plus, les gens suivent leurs tripes et pas leur cœur, ils ne sont plus capables de solidarité, d'amitié ni de partage. J'habite dans un petit village et cela se voit. Mais ensuite, tu distribues les paquets alimentaires et tout à coup, tu touches de nouveau cette espérance, tu peux regarder l'autre et être son ami. Il faut que le cœur résiste, qu'il existe, et il faut se faire compagnie sur point – c'est ce que je demande à mes amis –. On ne changera pas le monde, mais nous changerons, de même qu'on ne changera pas la vie de ces personnes, mais nous changerons. Et alors le monde changera.

Vous voyez que ce que nous sommes en train de dire n'est pas seulement une chose personnelle, mais c'est quelque chose qui commence à changer la réalité, parce que cela introduit une manière plus vraie de regarder un élève et ses parents, de regarder le pauvre auquel on apporte le paquet alimentaire. Mais parfois on se laisse submerger, malgré tout ce que nous voyons, par la démoralisation. Qu'est-ce qui nous permet d'en sortir ?

L'autre jour, je me suis retrouvée dans un groupe WhatsApp pour organiser la fête d'anniversaire d'une fille de deux amis. On propose de faire la fête le vendredi d'après, le soir même où notre évêque invitait tous les mouvements du diocèse pour la célébration de la messe à Sotto il Monte, à l'occasion de l'arrivée de l'urne avec les reliques du saint pape Jean XXIII. Donc, j'écris dans le groupe WhatsApp et je dis : « Vendredi soir il y aurait la messe, mais je n'irai pas parce que ma fille d'un an ne reste pas en place une seule seconde, donc on sera là pour la fête ». Immédiatement après, une de mes amies répond : « Mais non, c'est trop important, c'est le pape qui nous appelle ! Organiser une fête en même temps serait ne tenir compte de rien ». J'étais bouche bée, parce que ce qu'elle avait dit était beaucoup plus beau et vrai que ce que j'avais écrit. Ces jours-là, je relisais l'Introduction des Exercices, et en y repensant j'ai compris : la démoralisation, dont sincèrement je pensais que c'était quelque chose qui ne concernait que les « vieux », me concernait directement, moi qui étais préoccupée d'organiser ma petite réalité et mes petites choses sans donner la possibilité à l'imprévu d'ouvrir mon regard. Jésus était en train de m'appeler personnellement : « Est-ce que tu m'aimes plus que tu n'aimes tes projets ? Es-tu disposée à me laisser une place dans ta frénésie organisationnelle ? ». Ce soir-là, ma fille était en forme, et alors mon mari et moi-même sommes allés à la messe. Quand on s'est mis en route, je courais presque avec la poussette parce que je ne voulais pas arriver en retard et mon mari m'a dit : « Mais pourquoi

est-ce que tu cours comme ça ? ». Je lui ai répondu : « Je suis nerveuse et trop contente d'être ici ce soir, c'est Jésus qui nous appelle par l'intermédiaire du pape, tu comprends ? On ne peut pas arriver en retard ! ». À la messe, devant la dépouille de Jean XXIII, nous avons prié pour toutes les familles et pour que notre cœur continue d'être ouvert et blessé par le bon Dieu.

Une chose comme celle-ci, toute simple, et par laquelle on se sent appelé, peut devenir l'occasion pour se rendre compte qu'on a perdu cette tension en faveur de l'imprévu, en faveur de la modalité avec laquelle le Mystère nous appelle. Cet exemple est l'un des possibles imprévus qui peuvent se produire chaque jour. Qui aurait cru que cela puisse être une occasion pour sortir de la démoralisation ? Nous ne décidons pas quelle est la modalité absolument imprévue avec laquelle le Mystère nous appelle. C'est pour cela que je donne toujours l'exemple des disciples : qui aurait imaginé cette invitation à aller pêcher avec Lui ? Parce que, mon amie, on pourrait te dire comme objection : « Pourquoi aller à la messe plutôt qu'à la fête ? Tu avais toutes les bonnes raisons de ne pas y aller ! ». Comme pour les disciples : le fait que le rapport avec le Mystère puisse passer par le fait d'aller dans une barque avec Quelqu'un nous laisse tous stupéfaits. Mais sans cette disponibilité à accepter l'imprévu, nous restons bloqués, démoralisés dans notre petit monde et puis nous étouffons. Mais parfois se produisent des choses qui nous bouleversent tellement qu'elles ouvrent à nouveau en nous la blessure.

Il y a quelques jours, avec deux autres amis, on rentrait en voiture des vacances d'études pour les terminales. On venait tout juste de raconter ce qu'on a découvert sur Mai 68, sur nous-mêmes et sur les études en travaillant pour l'exposition qui sera présentée au Meeting : un moment très beau et très utile pour tous. Nous nous sommes mis en route tranquillement. Je conduisais, et à un moment, j'ai eu très chaud parce que j'avais un pull et je me suis arrêté pour l'enlever, pas plus de quelques secondes. On est repartis et après quelques virages, on s'est trouvés les premiers sur la scène d'un accident qui venait tout juste de se produire entre deux véhicules. Si je ne m'étais pas arrêté pour enlever ce pull, on aurait pu être impliqués dans cet accident. C'était un accident très grave : un accident frontal entre la voiture d'une famille et celle d'un homme seul. On est descendus tout de suite pour appeler les secours et pour comprendre ce qui se passait. Devant une telle scène, une question pressante s'est posée : « Qu'est-ce que je fais ici ? Qui me veut ici ? ». Il suffit d'un choc trop fort et nous nous cassons, nous ne sommes plus là demain. Nous pouvions être parmi les voitures impliquées dans l'accident, il aurait suffi de ne pas s'arrêter pour enlever le pull. Le jeune garçon qui était dans une des deux voitures était simplement en train de rentrer de la fête de fin d'année de sa classe, et moi je suis encore là et je suis en pleine forme. Qu'est-ce qui détermine cet instant et ce moment ? Les manifestants de Mai 68 disaient : « Jusqu'à ce qu'on ne soit pas libres... ». Mais qu'est-ce qui me rend libre ici et maintenant ? Qu'est-ce qui m'accomplit ici et maintenant ? Si je ne réponds pas concrètement à chaque instant, si je ne réponds pas dans la chair à cette question, si le « Tu » n'est que la conclusion ordonnée d'un raisonnement et non une Présence qui traverse le temps, alors je construis toute mon existence, qui est suspendue à un fil, sur le néant. Une autre chose m'a beaucoup frappé : entre les cris et les jurons (même les secours juraient comme des fous), à partir du moment qu'on a fait asseoir le jeune garçon blessé un peu loin de sa mère, j'ai commencé à prier la Vierge Marie sans cesse. Pourquoi avons-nous rencontré ces personnes ? Pourquoi nous et pas d'autres ? Probablement à ce moment-là – qui sait – on était les seuls à penser au Christ. J'ai fait la même expérience de l'enfant dont tu parlais dans « Un pas en avant dans l'autoconscience » : l'enfant ne peut pas ne pas regarder son père face à un accident, face à la douleur. C'était exactement la même chose que l'amoureux à la fête, même si dans mon cas, ce n'était pas exactement une fête. Face à une telle chose, tous les syllogismes habituels, dans lesquels on colle le « Tu » à la fin d'un raisonnement, disparaissent. Le lendemain, je me suis réveillé un peu plus tard que prévu, parce qu'on était rentrés à trois heures du matin, mais je n'avais pas pu m'endormir avant quatre heures. Sincèrement, je n'avais pas très envie de me lever. Une seule pensée m'a permis de repousser la couverture : « Aujourd'hui il y a la diaconie ! ». J'avais un besoin très fort d'un lieu, pas d'une

*explication abstraite sur la douleur, que le Christ n'a pas évitée. J'ai vraiment besoin de cette présence charnelle, de cette familiarité. Si je pense à notre manière habituelle de traiter la diaconie, comme un lieu dans lequel on reste tranquillement assis, j'ai des frissons. Car la vie et la mort sont littéralement en jeu à chaque instant. L'autre jour j'étais impatient d'y aller, même si j'étais fatigué, triste, distrait par mes pensées. Mais je suis ému si je pense que j'ai un rapport, un lieu auquel penser lorsque la vie devient si pressante. Donc il y a une question qui s'ouvre : « Qu'est-ce que tu veux de moi, Seigneur, puisque je suis si fragile ? ». J'ai le désir que le Christ puisse envahir chaque centimètre de mon cœur, le désir de me laisser remplir au point d'être accompli maintenant. Et je me suis rendu compte que même face à un événement aussi grave, on peut s'arrêter à l'impression, au fait qu'on a vu quelque chose qui nous a littéralement impressionné, et cela peut occuper toutes nos pensées. On s'arrête aux impressions, s'il n'y a pas quelqu'un qui nous oblige à relever le regard, si on ne s'entraîne pas à le faire, c'est-à-dire à se rendre compte de ce qui s'est vraiment passé à ce moment-là, à se rendre compte que les faits te sont donnés pour ta conversion. C'est seulement comme ça qu'on peut aller au-delà de l'impression. On peut s'arrêter à l'impression face à un événement aussi puissant que celui-là. Comme le disait Giussani dans le texte qu'on citait la fois passée : « Soyons attentifs [mes amis] au fait que Jésus parmi nous peut être l'origine d'un monde plein d'humanité [qui nous fait sentir tranquilles, comme tu le disais] de joie, d'amitié [...] d'aide formellement mais aussi matériellement concrète [...], cependant Jésus peut être réduit à "l'effigie funéraire d'une belle dame sculptée sur son tombeau" ». Nous pourrions donc rester attachés à une chose froide, sans aucune incidence dans la vie. Mais plus la vie est urgente (comme le disait notre champion, ou dans la salle de classe, ou face à un accident de voiture) et plus tu te rends compte que ta vie est suspendue à un fil. Si tu n'arrives pas à cette familiarité avec le Christ, alors qu'est-ce que la vie ? Pour cette raison, plus on désire, lorsque la vie devient plus sérieuse, plus on sent l'urgence de cette familiarité, pas n'importe laquelle, mais une familiarité qui soit à la hauteur du drame humain. « "L'homme, que désire-t-il plus intensément que la vérité ?" Qu'est-ce que la vérité ? Un homme présent, un *homme* présent [disait don Giussani, attention !] : il ne peut pas être dilapidé ou délavé par la présence belle et joyeuse de la compagnie de visages, qui devrait être l'ébauche d'un signe de Sa présence ! ». On l'a vu ce soir : nous pouvons avoir des visages à nos côtés, mais quand la vie appelle, on a besoin de quelque chose d'autre, et tout de suite il y a cette urgence de lever le regard vers quelque chose d'autre. Parce que s'il n'y a pas ce visage en fin de compte unique – le Christ – tout disparaît en un instant. « Et moins il s'agit d'atténuer le poids de notre amitié, de rendre floue cette efficacité remplie des yeux, des lèvres et du regard, de la parole, du chant, du cœur d'une compagnie belle comme celle-ci, mais c'est comme une espèce de tension exaspérée – chargée de tout ce que j'ai nommé et qui forme notre compagnie – à crier ton nom, ô Christ : "Merci parce que tu t'es montré et que tu t'es assis ici" » (L. Giussani, *L'attrattiva Gesù* [L'attrait de Jésus], Bur, Milan 2001, pp. 150-153). Comme vous le voyez, l'urgence de cette familiarité naît des entrailles de la vie, à partir des défis qu'il faut en permanence affronter. Donc je vous souhaite que cet été soit pour vous, et pour nous, l'occasion de voir grandir cette familiarité à travers toutes les circonstances qui pourront se produire : que grandisse en chacun de nous cette tension exaspérée à crier ton nom, ô Christ.*

Le travail d'École de communauté se poursuivra cet été sur le texte des Exercices de la Fraternité :

- à partir de maintenant jusqu'à la fin du mois de juillet nous reprendrons la première leçon (pages 18 à 35) avec les questions et les réponses de l'assemblée (pages 64 à 69, 71 à 75) et celles des Exercices en Espagne (pages 79 à 83) ;

- en août et en septembre, nous travaillerons sur la deuxième leçon (pages 41 à 62) et les questions relatives de l'assemblée (pages 69 à 71 et 76-77).

Les parties de l'assemblée qui se réfèrent à l'Introduction sont les pages 77-78 et 83-87.

Le livre de don Giussani *La convenienza umana della fede*, le deuxième volume de la collection Bur « Christianisme à l'épreuve », qui regroupe les Exercices de la Fraternité de 1985 à 1987, vient de paraître. « Croyez-vous que le monde ait besoin de quelque chose d'autre que le témoignage ou la lumière ou la chaleur de cette intensité de vie absolument inconcevable, de cette rédemption du néant, de la mesquinerie, des contradictions, de la mort ? Le Christ est Dieu parce qu'il a vaincu la mort » (pp. 88-89). Nous désirons faire grandir cette familiarité pour pouvoir regarder en face même la mort sans en être effrayés. C'est donc un nouvel instrument que nous pouvons lire pendant l'été [pour ceux qui savent l'italien] pour pouvoir continuer à parcourir le chemin à la recherche cette familiarité.

Les vacances de la communauté. Le thème que nous proposons pour les vacances est lié à ce que nous sommes en train de dire : qu'est-ce qui peut faciliter en nous cette familiarité avec le Christ ? Regarder les faits. Donc le thème est : « *À cela tu sauras que je suis le Seigneur* » ; il vient de la première leçon des Exercices de la Fraternité et veut être une proposition pour vivre les vacances, c'est-à-dire pour regarder les faits qui se produisent comme occasion qui nous aide à connaître le Seigneur, à répondre à la tentation de penser que tout soit un *entraînement autogène*, une consolation bon marché ; au contraire, il s'agit de quelque chose de réel, d'historique. Sans affronter toutes ces choses ensemble, nous ne vaincrons pas le dualisme, et ce indépendamment des tentatives.

Le Meeting de Rimini de cette année, qui aura lieu du dimanche 19 au samedi 25 août aura comme titre : *Les forces qui font bouger l'histoire sont les mêmes qui rendent l'homme heureux*. Le Meeting est un espace rare de dialogue, de cohabitation et de rencontre entre des personnes et des réalités qui sont très différentes, mais c'est notre participation qui fait le Meeting, avant tout débat ou toute exposition. Donc on ne doit pas laisser passer cette occasion d'y participer, de créer le Meeting grâce à notre présence, en y participant, en invitant nos amis et nos communautés à vivre le Meeting en tant que protagonistes. Je vous mets au défi de vérifier si, en y allant au moins un jour, quelque chose change dans votre vie. Je vous demande aussi de prendre en considération sérieusement la demande du Meeting, parce qu'on a besoin encore de volontaires adultes.

La Journée de début d'année aura lieu samedi 29 septembre à Milan et en connexion avec plusieurs villes de la Lombardie et de l'Italie. Ce sera l'occasion, après avoir recueilli pendant les vacances et l'Assemblée Internationale les provocations et les questions de ceux qui veulent faire un chemin, de les proposer à tous pour nous aider au début de la nouvelle année sociale.

Veni Sancte Spiritus

Bonnes vacances à tous !